

## Corps en dissolution

Un étrange paradoxe veut que d'une part la dimension matérielle du corps soit quelque chose qui témoigne de son inévitable finitude et que, de l'autre, nous confions justement au corps la tâche de nous garantir un sens de continuité au regard de notre existence. Rester "je" dans le temps est vu comme quelque chose de lié à la persistance de notre corps, même si notre corps ne conserve pratiquement rien de notre corps originaire, ni du point de vue de l'image ni du point de vue de la matière parce que, probablement et à part quelques cellules cérébrales qui ne se modifient pas, tout le reste n'a plus rien en commun avec ce que nous avons été à notre naissance. L'autre aspect qui évoque la finitude est celui d'"être en relation" et donc pas autonome, pas indépendant de l'autre: c'est le fait que nous ne pouvons pas nous faire naître nous-mêmes. Notre corps naît non pas à travers un geste d'auto-crédation mais à travers l'autre, non seulement comme dépendance physique en tant qu'un autre nous génère, mais aussi parce que c'est à travers le regard de l'autre que notre corps nous apparaît en tant qu'unité, non fragmenté, que "ce corps qu'on a devient le corps qu'on est".

Mais être ce corps nous garantit-il de rester ce corps dans le temps?

Pourquoi "corps en dissolution"? La dissolution est la disparition graduelle d'une image projetée sur un écran et obtenue avec des soins particuliers, dans la dissolution croisée la disparition d'une image s'accouple à l'apparition graduelle d'une autre image. L'image s'évanouit avec un effet qui la rend d'abord évanescence, indéfinie jusqu'au point de se confondre avec le fond. Cette disparition graduelle où les contours se font moins précis, l'identité moins nette et où en quelque sorte nous pouvons tous nous ressembler et nous retrouver sur un fond commun est déjà une façon de se déshabituer à penser notre corps en tant que fini et limité, porteur d'une singularité absolue.

Le corps devenu protagoniste dans les médias est un corps toujours plus réduit à lui-même, aux parties qui le composent: le corps vécu disparaît, le corps pensé, animé, reste une masse corporelle maléable et décomposable, un corps sur lequel on rêve de pouvoir intervenir comme on veut. La dimension d'intimité du corps est destinée à se dissoudre en fonction d'un corps toujours plus assisté. A travers une ostentation sociale et personnelle, le corps se détache de son aspect matériel.

Winnicott dit qu'il n'est pas évident que je sois le corps et que j'ai mon corps. Le processus à travers lequel un petit garçon ou une petite fille arrivent à réaliser une représentation du

corps propre et le devenir conscient que ce corps appartient seulement à soi est une conquête que nous ne devons pas retenir comme évidente.

Et Lacan de relancer: "Tout se passe comme si quelque chose était inscrit dans le corps, quelque chose qui se donne comme une énigme. Il y a quelque chose à lire et souvent nous ne savons pas comment nous y prendre".

Quand on travaille avec les adolescent on touche du doigt l'importance du corps pour la vie mentale. La tâche de transformer le corps qu'on a en corps qu'on est se rejoue avec les jeunes. Il y a une difficulté douloureuse à répondre aux demandes psychique que la réalité du corps en pleine transformation impose à un jeune homme ou une jeune fille durant la puberté. Au cours de l'adolescence on rencontre souvent un désir de transcender le corps, d'être quelque part, ailleurs que dans un corps réel, de ne pas être représenté par un corps qui nous renvoie à un manque de contrôle, à une impossibilité de commander, et qui nous fait toucher du doigt l'altérité que nous voudrions nier à tout prix. Beaucoup de malaises liés à l'adolescence prennent racine dans les destins du rapport au corps propre qui en attendant doit répondre aux demandes de savoir si le corps que j'habite est vraiment le mien et non celui d'une autre personne, par exemple ma mère. Le processus psychique de l'adolescence met en route une révision destabilisante de l'identité personnelle qui est enracinée dans le corps. Le corps s'impose de manière forte à l'attention de l'esprit. Les érections, la masturbation et les cycles menstruels font leur entrée dans une oasis relativement calme de la dimension physique du stade de la pré-puberté. Pour beaucoup de jeunes l'orgasme devient un point de focalisation autour duquel peut être organisé un sens de la réalité des organes génitaux.

Maintenant il s'agit de faire les comptes avec la réalité d'un corps sexuel mûre qui ramène le sujet aux angoisses primitives de la dépendance et de la séparation des figures parentales. Et c'est justement en ce point que peut s'instaurer le besoin de créer un imaginaire idéalisé du propre corps qui vienne soutenir une expérience de fusion avec le corps de la mère pré-sexuel et cela jusqu'à méconnaître la réalité des échanges sexuels et en vivant une scission évidente avec le corps propre. En ce sens l'immersion dans le cyberspace peut devenir l'illusoire solution au tumulte intérieur d'être un corps, une promesse d'évasion non seulement du corps mais aussi de la pensée et des contenus affectifs. (Lemma 2018).

L'espace virtuel est perçu comme un espace de liberté libéré des constrictions. Une liberté qui devient irrésistible et totalisante même si parfois on emphatise sur une fonction similaire à l'espace transitionnel qui facilite l'expérimentation de nouvelles identités qui pourraient avoir

une fonction presque bénéfique. Toutefois la sensation de vertige et de toute-puissance naît de l'illusion de pouvoir abolir la réalité de la différence et de la séparabilité. La dissolution promeut l'illusion du désincarné comme si l'espace virtuel pouvait dissoudre également la tyrannie de l'image dans le miroir. Un monde qui nous rend tous égaux et qui restitue une identité partagée qui évite de s'exposer à l'expérience de la différence et à ce sens de l'insuffisance qui nous tous devons réussir à gérer avec nos ressources. On ne tente plus de ressembler à un idéal mais on le devient vraiment. Ce qui est en jeu n'est pas seulement l'orientation sexuelle mais aussi l'identité de genre. Il en va de même pour notre organisation spatio-temporelle.

Indépendamment de mon désir sexuel que souvent je réalise avec peine ou même à reconnaître, puis-je vouloir m'appeler Marco si je suis née Giulia? Ou bien on peut amener tout près des personnes géographiquement très éloignées mais tout en détruisant une connexion émotive réelle qui n'est plus nécessaire. Je refoule l'autre sur le plan physique et j'abolie la nécessité de tout travail psychique destiné à me faire accepter le deuil d'un manque réel soit sur mon corps que sur les émotions qui les accompagnent. Qu'y a-t-il en jeu et que peut répondre la psychanalyse à de telles questions?

Le corps que nous restitue la psychanalyse est au contraire un corps qui résiste et qui: [...] en dernière instance ne supporte pas la seigneurie ou l'empire d'aucun système de règles, ce n'est pas un ensemble relié à un tout ou à une unité mais c'est une multiplicité de lignes, d'intensité liées aux expériences de la pulsion: c'est-à-dire un corps fragmenté, traversé par des points de fuite qui ne consentent aucune recombinaison appropriée [...] c'est à un temps plus ou moins des parties qui le composent.

De cette manière on restitue à l'être humain la propre dimension matérielle et sexuée, qui pour autant qu'elle est finie est ce qui nous permet d'être en tant que sujets traversés par le désir. Le corps dans sa dimension désirante est accompagné par une perte qui rend impossible sa réduction à une sorte de juste mesure comme l'élimination de l'excès. La psychanalyse témoigne de la présence de la limite, et comment cette présence finit par être absolument féconde.

La psychanalyse recherche la vérité du corps non pas sur l'évidence de ses signes mais sur une autre scène, celle de l'inconscient et cela surtout parce que, comme l'enseigne Foucault, le corps est soumis à un régime de pouvoirs, le médical, juridique, pédagogique et religieux. Ils sont tous des pouvoirs qui l'objectivent à l'intérieur d'un savoir spécifique, de pratiques

définies, de régimes discursifs qui sont destinés à le connaître mais avec l'intention de le rendre toujours plus adapté aux exigences sociales. Le savoir autour du corps est un savoir qui répond aux exigences sociales, à travers des discours qui enrôlent et normativent le corps vécu, tant est qu'il est impossible de repérer un corps naturel, étant donné que nous sommes depuis toujours dans un monde culturel, et que nous baignons dans son langage. Actuellement, à partir d'un corps qui pendant longtemps a été considéré prisonnier de l'âme, on assiste à une invasion des cultes du corps, on veut retrouver une condition de spontanéité, de plénitude, d'activité corporelle, dépourvues de l'obligation de codes verbaux, mais nous pouvons aussi nous demander: un retour à l'originnaire à travers des procédés qui court-circuitent le langage est-il possible? Est-il possible d'exiger que le langage se charge de représenter cette dissolution des corps à travers sa propension à se fluidifier? Vigetti Finzi se demande s'il ne s'agit pas là d'un autre mode plus sournois pour célébrer l'éclipse du corps, et donc aussi toute instance qui le revendique comme un corps non normé, libre, sur lequel nous pouvons intervenir, qu'il est possible d'opérer, de modifier, créer un corps à l'image de ce que l'on veut, cela peut être en effet une des modalités à travers lesquelles le corps vit une nouvelle éclipse.

D'autre part ce croisement entre savoir et santé a historiquement poussé au besoin de faire science seulement avec des idées claires et distinctes, le corps doit être visualisé selon des catégories. C'est justement ce croisement entre savoir et santé qui détermine ce qui actuellement peut être vu comme une médicalisation croissante de tout notre savoir, le fait de s'en remettre au discours médical, de tout ce qui est la question psychanalytique. A l'horreur répond l'horreur, alors la rencontre entre corps sexués tend à ressembler à une rencontre entre esprits désincarnés. L'harmonie génitale et l'évitement de tous les excès posés comme le but ultime de l'analyse est au centre de la négation même de dépense qui nécessairement accompagne la force de la pulsion sexuelle.

S'il s'agit de redonner un espace à ce corps qui nous renvoie à notre finitude, le fait de ne pas être autonomes, de ne pas s'être auto-crées, notre dépendance à l'autre, quelles sont les implications d'un point de vue clinique? Si d'un côté l'horreur peut se manifester comme la terreur de toucher un fond sans fond, de l'autre extrémité nous avons le non-né. Si par certains aspects beaucoup du malaise humain a à voir avec la possibilité, l'idée, de découvrir un trait de perte totale des points de référence et donc la désagrégation, par ailleurs la panique renvoie à un autre aspect: d'où puis-je avoir la preuve que je suis en vie au moins un

moment, qu'au moins un moment je l'ai été? D'où ai-je la possibilité de découvrir de ne pas être resté confiné dans les limbes?

Je laisserais ouvertes ces interrogations et en posant la question de comment la psychanalyse (et sous un autre angle l'écriture aussi) puissent être en quelque sorte une digue au regard de la perte de l'aspect matériel, lieu de résistance à ce procédé de décorporisation, surtout s'il ne finit pas par incarner une nouvelle prétention de régénération idéalisée du corps correspondant aux sirènes de la pensée médicale. Parole et corps indiquent un rapport complexe mais extrêmement fécond justement parce que là où prévaut l'horreur de ce qui de la matérialité renvoie à une finitude nous rapporte à cette limite de l'humain qui, au contraire et en quelque sorte, est ce qui nous restitue la plénitude, pour autant que la plénitude soit possible, à l'existence humaine.